

Sébastien Ouzirel

**Trouver
l'étroite voie
vers Cymae**

Manuel de transformation intérieure

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2321-1

© Sébastien Ouzirel

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Prologue

Vivre est une chose étrange.

Nous sommes les jouets d'un destin impénétrable, qui semble prendre plaisir à nous soumettre à de mystérieuses épreuves.

Les religions sont nombreuses à prétendre donner les clés de ce labyrinthe.

Mais celui-ci a-t-il seulement une issue ?

Une telle quête pourrait bouleverser vos convictions, et l'idée que vous vous faites du sens de votre existence.

Êtes-vous prêt ?

Table des matières

C O S M O G R A P H I E I	19
Job	21
Protagonistes	32
La descente de la croix	44
Le rédacteur de la Torah	61
L'hérésie occulte des bâtisseurs de cathédrales	85
Le bonheur d'être bouddhiste	104
Guru et avatar	108
Elle parle mais ce n'est pas sa voix	115
L'absence évidente	120
La métaphysique de Platon	129
Weltanschauung	142
Anomalie	168
C O S M O G R A P H I E II	179
La préscience du Daily Telegraph	181
Des êtres intriqués	186
Vision à soixante kilomètres	191
Accident sur la route de Maydan Shahr	197
Ils ont foulé le seuil de Proserpine	210
Vivre, mourir, et revivre	227
Cymae et Conjonction	262
Le cosmos d'Einstein et la véritable nature de la réalité	273
Cosmographie	301
T R A N S F O N D A T I O N	307
Marionnette	309
Hémisphères	323
Apprentissage du silence	342
La blessure et l'armure	366

Les abysses de soi	372
La porte de la perception	395
Dis-moi bon anniversaire	414
La liberté et la joie	425
COMPLÉMENTS	439
BIBLIOTHÈQUE	463

Les faits historiques et scientifiques, les dialogues, ainsi que les
différents événements relatés, sont tous authentiques.
Seuls certains noms ont été changés.

COSMOGRAPHIE I



Job

Quelle heure est-il... dix-neuf heures trente. Je vais être en retard.

Mon curseur ; menu Windows – Arrêter. Le PC dans mon sac. Je prends ma pile de documents financiers, et la pose au fond d'un placard que je ferme à clef.

Mon manteau, mon écharpe ; j'ouvre la porte, descends le grand escalier, et sors de l'immeuble par une majestueuse cour intérieure en pierre blanche qui débouche sur une porte cochère en fer forgé.

J'ouvre le portillon, me retrouve sur le boulevard Haussmann dans la nuit froide, et tourne rue de Courcelles en direction de Saint-Philippe du Roule. Entre les platanes, des réverbères dardent leur lumière blanche à travers de larges globes de verre.

Je longe l'église illuminée, sa chapelle latérale, ses quatre colonnes. Je traverse la rue La Boétie, arrive au grand M jaune cerclé de métal, et

m'engouffre dans la bouche de métro ; je passe les tourniquets et descends les escaliers jusqu'au quai.

Je me faufile entre les voyageurs qui attendent la rame, et remonte vers la tête de train, le long des sièges en plastique orange.

Derrière une poubelle, j'aperçois un SDF allongé dans un sac de couchage noir. Je ne vois que l'arrière de son crâne et ses cheveux bruns hérissés. Il a, à côté de lui, une valise, et un grand sac en plastique *Supermarchés G20*. Un détail m'intrigue... Je regarde plus attentivement : il porte une chemise et une veste de costume.

Brusquement, il tourne sa tête bouffie vers moi, et plante dans mes yeux un regard atroce, rougi par la fatigue et la douleur.

Je me sens transpercé par un métal brûlant. Impossible de soutenir ce regard ; je tourne immédiatement la tête et fais mine de regarder une publicité sur le quai d'en face.

Soudain je me fige. J'ai la sensation de faire une chute. Je reconnais le visage de cet homme ! Je l'ai plusieurs fois croisé dans le métro le matin quand il partait travailler, la quarantaine élégante, en costume et manteau. Là il est crasseux et hagard, avec une barbe d'au moins deux semaines.

Tandis que je fixe toujours la publicité, le métro arrive en freinant dans un tintamarre strident. Les portes s'ouvrent ; des dizaines de poignées claquent. La rame est bondée et personne n'en descend. Je monte en me frayant un passage ; j'empoigne une barre métallique et me retourne vers la fenêtre. Alors que le métro s'élance, je jette un dernier coup d'œil au SDF dont le regard semble toujours me fixer.

Qu'est-ce qui est arrivé à ce type pour qu'il finisse là ? Quelle spirale infernale l'a fait tomber si bas ? Il s'est fait virer, sa femme l'a quitté, il ne peut plus payer son loyer, il s'est fait expulser de son appartement ? Il n'a pas des amis chez qui aller ? Des parents ? Personne ne peut l'aider ? Il a trop honte pour demander de l'aide ?

Vivre dans une station de métro, quelle horreur. Comment il mange ? Où il se lave ? Comment il va pisser ? En plus il fait vraiment très froid, s'il tombe malade, il se soigne comment ?

Décidément la vie ne fait pas de cadeau. Le monde est un broyeur ; à la moindre erreur, au plus infime faux pas, on passe à la déchiqueteuse. En fait le monde c'est l'inverse exact de la providence : tout conspire à nous faire tomber au fond de l'abîme.

Avec le chômage, la compétition forcenée, on est des centaines à vouloir le même job, quitte à pousser notre voisin dans le ravin. Darwin a raison : si vous ne dévorez pas, c'est vous qui vous faites dévorer. Chacun doit lutter pour sa survie, et seul le plus fort, celui qui a le moins de scrupules, le plus vicieux, le plus menteur, survit, tandis que les gens honnêtes et généreux finissent écrasés. L'homme est un loup pour l'homme.

Parfois j'ai juste envie de tout plaquer, de m'enfuir, de partir sur une île déserte. Si je m'écoutais, je balancerais mes quatre vérités au bureau, et je serais probablement viré.

C'est extrêmement déstabilisant de sentir que je ne dois pas m'écouter, que mon instinct m'envoie dans le mur, que je dois me méfier et me protéger de moi-même. Je dois ignorer mes élans, mes envies, qui me mènent droit à ma perte et pourraient m'être fatals. Je suis mon plus grand ennemi.

Déjà je n'ai aucune intuition ; ou plutôt elle me fait faire n'importe quoi. Je choisis toujours les mauvaises files d'attente, celles qui n'avancent pas. Ou c'est que je n'ai vraiment pas de cul. Si j'achète une action en bourse, dès le lendemain son cours dévisse.

Je ne dois suivre que mon cerveau et ses raisonnements mathématiques. En aucun cas je ne dois écouter ma voix intérieure. Je dois me museler moi-même, me refouler sans cesse.

Un destin se brise si vite. On se tient tous sur l'à-pic, à quelques millimètres du gouffre. Il ne faut rien lâcher ne serait-ce qu'une seconde, sinon c'est l'engloutissement. On n'a le droit à aucun écart, aucune faute d'inattention, aucune perte de contrôle.

Le métro arrive en station Chaussée d'Antin. Mon wagon s'immobilise devant une grande affiche : un panorama paradisiaque d'îles polynésiennes. J'aimerais tant me prélasser sur un transat face à cette mer turquoise...

Je sors de la rame ; je passe les portails métalliques, grimpe les escaliers, et me retrouve à grelotter dans le froid de la nuit. Je longe l'Opéra Garnier illuminé, traverse la place ; j'atteins la rue de la paix, et me dirige vers la place Vendôme. Je passe devant les boutiques Cartier, Panerai, Van Cleef, Bulgari...

J'arrive enfin au Ritz. Devant l'entrée sont garées deux Rolls-Royce. Je monte les marches recouvertes d'un tapis rouge et entre dans le hall de pierre du palace. Sur la gauche près d'une cheminée, assise sur un fauteuil en velours dans sa parka, m'attend ma chérie, Clotilde. Elle se lève et me dépose un baiser, tandis qu'un majordome nous accompagne au bout du couloir jusqu'au restaurant *L'Espadon*, et nous débarrasse de nos manteaux. La salle est somptueuse avec ses fenêtres hautes, ses tentures, ses boiseries, ses moulures, ses luminaires. On nous installe à une petite table ronde vers le milieu de la pièce, près du grand lustre central.

On nous apporte les menus et la carte des vins. Ecrevisse, rougets de l'île d'Yeu, caviar... Rosselini de veau, pigeon rôti... je ne suis pas inspiré. Que vais-je boire ? Volnay, Hermitage... Condrieu, Montrachet... Je vais prendre un Pouilly Fumé, avec son sucré réconfortant, sa pointe d'agrumes acidulée et joyeuse... Qu'est-ce qui ira bien avec ça ? Une daurade royale, fenouil en mousseline ? En entrée, asperge à la crème de Bresse au chardonnay... Et en dessert, une sphère au chocolat, confit de fruits rouges au champagne. Clotilde choisit les mêmes plats, à l'exception du dessert : fraise en confiture, burrata crémeuse, ciflorette et toast brioché.

On m'apporte dans un grand verre à pied le Pouilly Fumé, dont je hume le bouquet floral et savoure une première gorgée. Je me sens transporté dans une cascade fraîche aux Antilles.

Je suis ramené à la réalité par Clotilde qui me demande : alors la fusion ? En effet, j'ai appris ce matin que le Cabinet d'audit dans lequel je travaille allait fusionner avec son grand concurrent. Ce n'est pas une bonne nouvelle : les deux ont des clients en doublon ; la fusion va faire perdre des mandats, des consultants vont se retrouver sans mission, sur le carreau. On recourra au harcèlement moral pour démolir les gens, les

faire partir ; et je pense que ça commencera même avant le moment fatidique des passages de grade, en juin prochain (structurellement, le fonctionnement pyramidal des Cabinets nécessite le départ – volontaire ou non – d’une partie des collaborateurs chaque été). Avec la fusion, ça va être la guerre pour garder sa place. Ce qui est rageant c’est que certains seront gardés alors que ce sont des brêles, mais qu’ils ont des appuis, qu’ils sont protégés. Moi, la protection dont je bénéficie est faible : la Manager¹ avec laquelle je travaille la plupart du temps, Solenne, est basée à Aix en Provence et n’a aucun poids.

- Cherche du travail maintenant, quand tout le monde s’y mettra, il sera trop tard !
- Mais je n’ai pas envie de partir, c’est là que je veux faire ma carrière !

Les serveurs remportent nos asperges et apportent nos daurades. Je repense alors au SDF de tout à l’heure ; je me demande ce qu’il va bien pouvoir manger ce soir. C’est plus fort que moi j’ai besoin d’en parler et je raconte la scène.

- C’est fou de se dire que t’es cadre, tu vis dans un bel appartement parisien, tu vas dans des restaurants étoilés, au théâtre, à des vernissages, tu penses que tout ça est solide... Et tout s’effondre, tu te retrouves à dormir dans le métro, tu as froid, tu peux rien manger de chaud, tu es sans arrêt malade et tu peux même plus consulter un médecin...

Je lis l’angoisse dans les yeux de Clotilde.

- Mon Dieu quelle horreur ! Il faut vraiment qu’on arrête de dépenser !

Je reste songeur. Clotilde me parle de la retraite, me dit qu’il faut anticiper, acheter un appartement pour le louer... Mais je ne l’entends pas : mon esprit est perdu entre un sac de couchage sur un quai de métro, et une charrette de licenciements.

Je me rends alors compte que ma grande assiette en porcelaine blanche au fin liseré doré dans laquelle devait se trouver il y a quelques minutes ma daurade, est vide. J’ai mangé en étant tellement ailleurs et perdu dans

¹ Les grades sont : Junior, Chef de Mission, Manager, Associé

mes pensées, que je n'ai même pas savouré mes plats, je n'ai pas pris conscience du goût qu'ils avaient...

Arrivent les desserts. J'essaie de me concentrer sur les saveurs de ma sphère au chocolat. Allez ! Mais malgré mes efforts, rien à faire, mon esprit n'a qu'une envie : élaborer des plans de survie. La fusion peut m'être fatale si je suis pris dans des luttes politiques qui me dépassent. Que puis-je faire d'ici les passages de grade pour assurer ma place ? Déjà il faudrait qu'on me confie des missions plus prestigieuses. Tout ça pourrait être une opportunité si au bout du compte je faisais partie des seuls survivants.

Soudainement je croise le regard noir de Clotilde : « Tu n'écoutes rien à ce que je dis depuis tout à l'heure ! C'est insupportable, tu fais ça à chaque fois ! J'en ai ras le bol ! ».

On plonge chacun dans un mutisme boudeur ; un serveur arrive avec un porte-carte en cuir noir sur un petit plateau d'argent. J'ouvre et regarde le total : 378€. Le SDF pourrait se nourrir combien de temps avec ça ? Dire que je rechigne toujours à donner une pièce quand j'en croise un.

Une femme vient nous redonner nos manteaux, et on se dirige vers la sortie. Alors qu'on attend dans le froid en contemplant la place Vendôme illuminée, un taxi arrive. Il nous conduit en quelques instants devant les grilles dorées du jardin des Tuileries, la place de la Concorde et son obélisque pointé vers le ciel noir, puis on traverse la Seine et longe les quais. On aperçoit, sur l'autre rive, la verrière transparente du Grand Palais ; on passe au pied de la Tour Eiffel, qui scintille somptueusement. Je pense alors que, décidément, la vie offre beaucoup de souffrances et peu de joies.

Le restaurant, malgré son prix stratosphérique, ne m'a pas procuré réellement de plaisir. À l'inverse, les perspectives de souffrance sont nombreuses : le chômage, la recherche désespérante d'un emploi, l'incapacité à payer son loyer après la fin des allocations, ta femme qui te quitte, lasse que tu sois incapable de l'écouter plus de cinq minutes... Au bout de la spirale, la déchéance, le quai du métro et le sac de couchage.

Tout cela alors que tu peux juste ne pas avoir eu de chance. Tu as fait preuve de générosité, d'abnégation, tu t'es donné du mal pour être

quelqu'un de bien ; mais tu as fait une erreur, tu as perdu le contrôle, tu t'es laissé aller une fois, et tout s'effondre. Alors qu'on voit tant d'ordures dans l'opulence, à l'abri du besoin... Le monde me dégoûte.

Pourquoi Dieu qui est bon laisse-t-il arriver de telles injustices, de telles tragédies ? Pourquoi il a créé un monde pareil ?

Je cherche au fond de mon esprit des souvenirs du catéchisme que m'a inculqué ma mère, avec un groupe d'enfants de la paroisse, dans mon petit village. Des odeurs me reviennent, la cire des cierges et l'encens dans la basilique de Vézelay, en Bourgogne, où tous les ans on assistait à la veillée de Pâques avec mes parents et mes frères, quand j'étais enfant. C'était une période heureuse ; ma période la plus heureuse. Avant que mon père ne connaisse ses déboires.

Que me disait ma mère sur le sens de la souffrance ? Une maman ne ment pas... Elle disait que si on se conforme à la volonté de Dieu, si on fait le bien, il nous accorde en retour sa protection, il nous soutient, nous épargne les épreuves. Dans le cas contraire, Dieu nous sanctionne et nous punit.

Quelle faute aux yeux de Dieu ce SDF a-t-il bien pu commettre pour connaître ce sort misérable ? Sa déchéance est-elle un châtement ? Mais quelle faute légitimerait une telle punition, qu'a-t-il fait pour mériter ça ? Soudainement je pense : je ne vais jamais à la messe, je ne prie pas, je ne vais pas communier ni me confesser... À continuer comme ça, ne subirai-je pas un châtement divin moi aussi ? Pourtant Dieu est amour, il est miséricordieux, il pardonne, nous sommes ses enfants, il n'infligerait pas de telles punitions à ses enfants, même fautifs ? Les enfants font toujours des bêtises. Quel genre de Dieu laisse une telle misère arriver à ses enfants sans intervenir ? Pourquoi ne vole-t-il pas au secours de sa créature qui souffre ? Tout cela est tellement contradictoire !

Au fond, je crois qu'on a beau agir de façon impeccable, on n'en est pas récompensé ici bas. Cette justice n'a-t-elle lieu qu'après la mort, au paradis ou en enfer ?

Le taxi s'arrête devant notre immeuble, phares allumés. On sort dans la nuit glacée et on se hâte d'entrer dans l'appartement. En accrochant mon

manteau, je me dis qu'un verre sera le bienvenu : je me verse dans un large verre à whisky, un épais fond de Bunnahabhain.

En savourant son arôme brioché, je regarde à travers la fenêtre.

Les arbres sont totalement immobiles dans la nuit.

Un voisin noctambule du premier étage a encore son appartement éclairé.

On entend au loin du Chopin au piano.

Me vient alors une idée : le Livre de Job ; s'il y a un texte où j'aurai une explication sur le sens de la souffrance, c'est dans le Livre de Job.

Je pose mon verre sur la table du salon. Je trouve ma Bible dans la bibliothèque. Je cherche la page... Lévitique, Juges, Isaïe... Job. Je m'installe dans mon canapé.

Job est très riche, il a maints troupeaux et de nombreux enfants. Dieu lui-même dit qu'il n'y a pas de meilleur homme sur Terre : Job est intègre et droit, pieux, et se détourne du mal.

Mais Satan dit à Dieu que ce Job n'a aucun mérite à être intègre et droit, puisque sa vie est géniale, il possède tout ce dont un homme peut rêver ! Il serait tout de suite beaucoup moins droit et pieux si on lui faisait subir une vie de merde. Dieu répond : OK, banco, faisons le test.

Satan va donc s'occuper du cas de Job.

Il commence par lui faire perdre tous ses biens, et fait mourir tous ses enfants.

Pour autant, Job reste irréprochable, et continue de louer son créateur.

Alors Satan passe la vitesse supérieure. Il inflige à Job un ulcère malin qui lui recouvre tout le corps. Sa femme lui dit alors : « Maudis Dieu et meurs ! ». Tout d'abord Job s'insurge : « Nous recevons de Dieu le bien, et nous ne recevons pas aussi le mal ? ». Mais rapidement il craque : « Pourquoi ne suis-je pas mort dans le ventre de ma mère ? ».

Un premier ami de Job vient alors le voir. « L'homme naît pour souffrir comme l'étincelle pour voler » dit-il. Job s'énervé : « Qu'il plaise à Dieu de m'écraser, qu'il tende la main et qu'il m'achève ! Il me restera du moins une joie : jamais je n'ai transgressé ses ordres ». Sur quoi son ami répond à Job qu'il doit se tromper ; s'il est puni c'est qu'il a forcément dû mal agir d'une façon ou d'une autre : Dieu n'est pas injuste.

Job s'interroge alors : « Si j'ai péché, qu'ai-je pu te faire ? Que ne me pardonnes-tu mon péché ? ». « Dieu sait quelle voie j'ai suivie ; s'il m'éprouvait, je sortirais pur comme l'or. Jusqu'à mon dernier soupir je défendrai mon innocence. J'ai sauvé le pauvre qui implorait mon secours, et l'orphelin qui manquait d'appui, j'ai rempli de joie le cœur de la veuve, j'ai brisé la mâchoire de l'injuste et arraché de ses dents la proie ; j'étais un consolateur auprès des affligés. Mais Dieu m'a jeté dans la boue, il est cruel contre moi et m'anéantit. Dieu me poursuit et m'enveloppe de son filet. Il m'a fermé toute issue, a répandu des ténèbres sur mes sentiers. Je n'ai pourtant commis aucune violence, et ma prière fut toujours pure ».

Job s'indigne qu'en ce monde, les méchants prospèrent et les justes souffrent : « Pourquoi voit-on les méchants vieillir et accroître leur force ? Leurs rejetons prospèrent sous leurs yeux ; dans leurs maisons règne la paix. Ne sont-ils pas en possession du bonheur ? Est-ce pour les fils que Dieu réserve le châtiment du père ? Au jour du malheur, le méchant est épargné, au jour de la colère, il échappe. Qui lui reproche en face sa conduite ? Qui lui rend ce qu'il a fait ? Tandis que les justes sortent le matin pour chercher de la nourriture, et ils n'ont que le désert pour trouver le pain de leurs enfants. Ils passent la nuit dans la nudité, sans vêtement, sans couverture contre le froid. Et Dieu prolonge les jours des violents, leur donne la sécurité et la confiance ! ».

Un deuxième ami de Job lui dit alors : « Considère les cieux et regarde ! Si tu pêches contre Dieu, quel sort lui causes-tu ? Si tu es juste, que lui donnes-tu ? Ta méchanceté ne peut nuire qu'à ton semblable, ta justice n'est utile qu'aux hommes ». En bref, nous sommes insignifiants, et nos péchés et bonnes actions sont invisibles pour Dieu : quoi qu'on fasse, il s'en tamponne.

Enfin un troisième ami arrive. Selon lui, il est inutile de débattre de tout ça, puisque de toute façon, on ne pourra jamais rien en comprendre.

C'est alors Dieu lui-même qui prend la parole contre Job : « Si tu es si intelligent, instruis-moi : de qui suis-je débiteur ? Je le paierai, ici tout m'appartient ». Puis Dieu s'énervait contre les trois amis. « Ma colère est enflammée contre vous, qui n'avez pas parlé de moi avec droiture comme l'a fait Job ». L'histoire se termine bien : Dieu fait cesser le test

de Satan, rend Job deux fois plus riche qu'avant, et lui redonne sept nouveaux enfants.

Je repose ma Bible. C'est ça le Livre de Job ? C'est une blague ! Ça ne sert à rien ! En plus Dieu est consternant. Si la souffrance est absurde, autant devenir athée.

Je finis ma dernière gorgée de Bunnahabain en m'affalant.

Et dans le Christianisme, qu'y a-t-il sur le sens de la souffrance ? Ça parle de Jésus qui a souffert pour nous, mais qu'est-il dit sur notre souffrance à nous, pauvres quidams ? Dieu s'est fait homme pour souffrir comme sa créature... mais pourquoi la nature de la condition humaine est de souffrir ? Me vient à l'esprit une phrase de Jésus : « Votre Père fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes² ». Où est la justice alors ?

J'abandonne, je vais aller dormir.

Je me change, me débarbouille, me lave les dents, et m'étale sur ma couette.

Je me demande où il en est le SDF à cet instant... La station est encore éclairée la nuit quand les métros s'arrêtent et qu'ils ferment les grilles ? Est-il dans le noir complet ? Le chauffage dans la station est-il coupé ? À sa place je mourrai en quinze jours d'une bronchite.

Ce pauvre homme a-t-il une chance de se sortir de cette spirale infernale ?

Dans cette situation on doit avoir tellement envie d'en finir. Je comprends qu'on ne veuille qu'une chose, c'est être ivre toute la journée, pour oublier, ça permet d'éloigner l'envie de se jeter sous une rame... Pourquoi porter le poids de sa vie quand on en est là ?

Le monde châtie les gens au hasard, indépendamment de leurs actions ou de leur mérite. Une profonde anxiété m'envahit... J'ai peur de ce qui pourrait arriver. Je ne peux me fier ni au sort, ni à moi-même ; au fond, je n'ai rien ni personne à qui me raccrocher.

Le monde me révolte. Et pourtant je n'ai pas d'autre solution que de solidement taire et réprimer cette révolte : j'aurai beau refuser que le monde soit ce qu'il est, le monde sera toujours plus fort que moi.

² Evangile selon Matthieu (5:43)